# Le Réveil des mémoires

Joëlle Giraud-Buttez

Éditions ThoT
Roman

Joëlle Giraud-Buttez est une auteure discrète et authentique. Elle affectionne la simplicité des rencontres humaines. Citadine, elle surprend son entourage par ses trekkings aux quatre coins du monde. Elle y puise son énergie, son inspiration et emmène ses lecteurs dans son univers aux mille facettes.

# PREMIÈRE PARTIE

# 1.

Lundi, 6 h 30, la fin du week-end.

Ah non, pas déjà !

Julia s'étira, repoussant l'instant où elle devrait quitter la douceur de la couette. Elle glissa un regard vers les cimes enneigées, délicatement posées sur le rebord de la fenêtre, leur blancheur immaculée pleine de noblesse offerte aux éclats rosés du soleil levant. Les prémices de l'hiver en avance sur le calendrier frappaient déjà à la porte. Octobre apporterait son redoux avant la grande offensive de novembre. Elle se promit une dernière randonnée avant l'arrivée massive de la neige qui envelopperait bientôt la Bergerie de son cocon hivernal. Enfant, combien de fois n'était-elle partie seule, en toute saison, à la rencontre de celle qu'elle appelait déjà son « amie », lui confier ses secrets, ses joies et ses peines, sous le regard attendri et fier de son père. L'adolescence connut ses premières ascensions, ses premières conquêtes. Parmi ses fidèles compagnons de cordée, certains devinrent guides. Une tradition de pays, avec elle ses disparus, ceux que l'on pleurait en silence, des mémoires que la

montagne faisait siennes. D'autres s'orientèrent vers des professions compatibles avec leur passion pendant qu'elle prenait le chemin de la capitale.

L'enfance était loin derrière elle. L'adolescence l'y avait rejointe. Le concept espace-temps en avait profité pour s'émousser, bousculant sans détour les années. Aspirée dans le tourbillon d'une vie citadine dont elle perdait de plus en plus la maîtrise, elle ne pouvait que constater avec lucidité qu'elle avait négligé ce qu'elle chérissait le plus au monde, sa liberté. Les faits s'étaient installés insidieusement. Trop de sollicitations qu'elle apprit par obligation à ne pas refuser, aux dépens de son amour de la montagne.

La vieille comtoise affichait presque sept heures !

Allez, on se lève, Paris t'attend.

Juste le temps d'un petit café, de quelques biscottes, et viendrait l'instant fatidique de la traditionnelle introspection du début de semaine, se dit-elle, un œil sur l'horloge.

Au vu des circonstances, le reflet du miroir se montrait assez conciliant. La brillance pupillaire restait acceptable. Côté contour des yeux, là, le miroir sans complaisance en oubliait toute indulgence. On ne lui avait pas appris le mensonge. Les longues nuits tourmentées des trois derniers mois s'étaient matérialisées en affreux cernes opportunistes. En dépit de multiples égards, ces derniers ne présentaient aucune disposition à vouloir quitter le terrain, prenant leurs aises autant en variation chromatique qu'en profondeur. Le message était sans équivoque. Elle tirait sur ses réserves. En guise de justification : pas assez de temps pour prendre le temps, ni

la volonté de creuser en amont. Pour le factuel, elle savait le remède accessible, à portée de main. Il lui suffisait tout simplement de réintégrer le raisonnable, de s'extirper de cette boulimie d'activités qui la dévorait depuis son retour d'Italie, consciente que le surmenage volontairement installé n'était qu'un paravent contre son indécision, sa difficulté à accepter une réalité qu'elle refusait.

Bien avant les grands bouleversements qui avaient ponctué cette dernière année, son quotidien n'était que vie et normalité. Ses week-ends à la Bergerie, qu'insouciance routinière. Son activité professionnelle s'invitait malicieusement hors de sa vie parisienne, pour investir en toute impunité ses fins de semaine, la terrasse et son magnifique point de vue sur le triptyque local, le Grand Pic de la Meije, le Dôme des Écrins et le Doigt de Dieu. En hôte complaisante et consciente de ses responsabilités, invariablement, elle lui accordait temps et hospitalité. Pour assurer l'efficacité, les repas se transformaient en formule sandwich sur une assiette qu'elle laissait souvent inachevée. Les doigts, impatients de satisfaire les attentes de ses supérieurs, couraient gaiement sur le clavier, l'esprit rivé aux derniers éditos à clôturer. Une énergie mise à la disposition de la vie. Ses parents la taquinaient, la poussant régulièrement vers quelques heures de repos afin qu'elle profite de la montagne et de ses amis. Sous l'insistante sagesse parentale, elle délaissait parfois son ordinateur, le téléphone partait alors en quête de compagnons de randonnée. Certains jours, elle s'entendait leur répondre en riant : « Une autre fois, pas le temps », le nez figé sur son écran.

L'équilibre rythmait sa vie.

La vie lui souriait.
Elle souriait à la vie.

Une vie appartenant désormais au passé.
Plus rien ne serait ce qu'il avait été.
Elle appelait à présent le travail comme on appelle un sauveur, allant jusqu'à lui octroyer les pleins pouvoirs sur les vestiges de son existence. Son esprit en fit son ultime refuge contre sa peur d'être aspirée dans les ténèbres. Une aliénation, une soumission sciemment consentie à un seigneur et maître, au prix de sa liberté de penser.
Une vie livrée aux doutes où le temps avait perdu ses quartiers de noblesse.

Une allégeance, un voile d'illusion, un leurre pour annihiler l'Italie, pour oublier ce qu'elle y avait vécu. Elle, si pleine de certitudes, libre de toute forme de croyance, avait été confrontée trois semaines durant à quelque chose d'insaisissable que son conformisme rejetait. Depuis, profondément désorientée, elle subissait ce qui lui semblait être un dédoublement de personnalité. L'intime conviction de perdre son identité et la sécurité qui y était liée. L'impression de se trouver sur le point charnière entre deux mouvements, l'inversion entre deux aspects de sa vie. Si elle en avait eu le courage, elle aurait parlé de schizophrénie. Une présence l'habitait, une autre Julia s'était immiscée en elle, revendiquant sa pleine existence. Elle en arrivait à se demander si elle n'avait pas laissé une part de sa raison là-bas, son esprit à la limite certains jours du point de rupture ou de l'implosion. Elle ne trouvait

toujours pas les mots pour définir le malaise ressenti, décrire les projections insolites inscrites à jamais dans son esprit. Un esprit oscillant entre mirage et réalité, se raccrochant désespérément au cartésien pour ne pas perdre pied. À son retour, elle accueillit la surcharge de travail avec un plaisir non dissimulé. Les heures supplémentaires passées au bureau ou à la Bergerie lui permettaient de canaliser ses pensées, en les verrouillant dans la neutralité. Répondant à l'urgence, sur la confusion engendrée par son incursion éphémère dans un temps qui n'appartenait qu'au temps, son cerveau compatissant se comportait en messie, acceptant sans sourciller les cadences imposées. Son besoin d'être rassurée était devenu une nécessité.

Son travail la rassurait, alors elle travaillait.

Quand malgré tout la situation lui échappait, quand les « formes pensées », telle une veuve noire se nourrissant de ses peurs, de sa culpabilité, l'enveloppaient à nouveau d'un voile d'angoisse, elle en appelait à quelques banalités usées : « Allez, Julia, pas de panique, tu vas te réveiller, tout cela n'était qu'un cauchemar éveillé, un vieux film en noir et blanc. » Un vain processus de sauvegarde. Chaque matin restait identique au précédent. Les faits restaient inébranlables, ce qu'elle avait vécu n'était en rien fantasque mais bien réel.

Son esprit en mal de réponses, égaré dans les méandres du déchirement, n'était plus qu'un champ de bataille. Un magma émotionnel dans lequel son âme ne trouvait plus ses repères. Une question tournait en boucle dans sa tête :

Se trouvait-elle sur le bon chemin maintenant qu'elle savait ?

Qui était-elle réellement ?

Elle ne savait plus trop.

Elle n'arrivait plus à prendre du recul, incapable d'endiguer des flots de sentiments jusqu'alors inconnus. À son retour, le mal-être s'était imposé. Plus sûre de rien, elle flottait désormais dans une sorte de nébuleuse existentielle où le doute régnait en maître. Le plus difficile étant d'accepter cette nouvelle identité souterraine.

Devait-elle donner le jour à cette autre Julia ?

Une naissance transgénérationnelle pour laquelle elle n'avait pas été préparée.

Le secret de ce père tant aimé.

Il lui fallait absolument s'extraire de cette sidération mentale dans laquelle elle se trouvait avant que le passé ne fasse corps avec elle, n'investisse ses cellules au point qu'elle ne devienne prisonnière d'une mémoire, de vies antérieures qu'elle se refusait à considérer comme les siennes. L'évidence était là. Aspirée dans les profondeurs d'une histoire qui cherchait à la retenir en dépit de ses résistances, l'attraction était à l'œuvre. Il lui fallait interrompre le processus en cours. Mettre un terme à l'interaction alchimique entre les faits resurgis du passé et la réalité du présent avant que la fusion temporelle n'unisse à jamais les pièces de plusieurs vies et ne concrétise son avenir, qu'elle ne devienne celle qu'elle aurait dû être.

Une autre Julia pour un autre destin.

Une réalité, un fardeau, qu'elle se refusait à assumer de peur d'y perdre définitivement sa raison. Elle était journaliste, un point c'est tout. Sa vie était en France et non en Italie. Elle en

resterait là. Il lui fallait trouver une issue. Elle eut un instant l'idée d'accompagner ses réflexions par la psychanalyse de l'écrit qui structure la pensée et permet l'objectivité. Rendre au néant ce qui ne lui appartenait pas.

Ses tentatives psychanalytiques restèrent hélas infructueuses.

Le clavier resta vide de sons, les mots englués de silence.

Ses yeux se posèrent sur la médaille autour de son cou. Celle de son père. Lui revint en mémoire le jour anniversaire de ses dix ans, près du ruisseau, non loin de la chapelle quand il la lui avait remise, accompagnée d'une sorte de prière. Quand sa vie se teintait de gris, elle y puisait par un simple contact, force et courage. Un adorable petit ange, au sourire plein de promesses. Une disponibilité de chaque instant. À son dos, un symbole étrange, indéfinissable, dont son père lui révéla en ignorer l'origine. Un accessoire qu'elle savait un peu désuet, pas très dans le vent, mais elle y tenait tant. Les modes passeraient, l'ange resterait. Dans cette zone d'inconfort dans laquelle elle se trouvait, en pleine transhumance identitaire, sa compagnie la rassurait, lui permettait de ne pas laisser l'opacité prendre les commandes de sa vie. Par son canal, son père lui insufflait l'énergie nécessaire au retour à l'apaisement, en neutralisant la gangrène de ses pensées qui n'avait de cesse de la dévorer à petit feu.

Si au moins elle pouvait diluer les mots en les partageant.

Oui, mais avec qui ?

Qui la croirait ?

On était au vingt et unième siècle.

On n'aurait fait au mieux, par sympathie, que sourire, lui trouvant mille excuses, un trop-plein de surmenage pour

justifier ses dires qui sortaient du rationnel. Une compassion collective pour l'esprit fatigué de la pauvre Julia.

Elle regarda sa montre.

Il était temps d'accélérer.

Allez, cette fois, on se bouge !

Délaissant ses pensées, elle tira les rideaux de son enfance sur la semaine à venir, les traditionnels petits carreaux rouges et blancs, parsemés d'adorables petits cœurs : blancs sur fond rouge, rouges sur fond blanc. Une décoration attachée aux chalets de la région. L'idée l'effleurait parfois de rafraîchir l'ensemble pour une version montagnarde plus contemporaine, mais l'idée en restait à l'idée. Elle ne pouvait se résoudre à répudier les petits carreaux au fond d'une vieille malle.

La Bergerie se devait de rester la Bergerie.

Il fallait 1 h 30 de route entre La Grave et Grenoble. Pas vraiment le temps de lambiner, se dit-elle. Hors de question d'arriver en retard. Le TGV de 10 h 27, direction Paris, ne l'attendrait pas. Elle sacrifia une fois de plus au rituel hebdomadaire, celui de croiser les doigts pour que sa vieille Clio ne lui fasse pas quelques misères au démarrage. Elle y rajouta l'éternelle énigme du lundi matin.

Pourquoi le temps filait-il plus vite ici qu'en d'autres lieux ?

À peine arrivée, fallait-il repartir !

Après de nombreuses tentatives stériles, elle renonça à jamais à élucider ce mystère temporel. Pour d'obscures raisons, l'échelle d'étalonnage de l'espace-temps semblait ne pas avoir les mêmes repères en altitude qu'en région parisienne.

Allez, Julia, les aiguilles s'impatientent !

Un tour de clef dans la vieille serrure, à qui, en réponse au grincement, elle promit une fois encore, eu égard à son grand âge, quelques gouttes d'huile à son retour.

Hop, le sac dans le coffre.

Elle était dans les temps.

En regard des kilomètres, les minutes étaient précieuses. Elle se voyait mal devoir, une fois de plus, annoncer à son patron qu'elle n'avait pu que regarder partir le train. L'ombre des caprices de son honorable Clio, des grèves surprises, des bouchons routiers, des intempéries hivernales planait de façon chronique sur le retour du lundi. Le moindre imprévu validait la non moins célèbre théorie de l'effet papillon engendrant par ricochet, sur Paris, une démesure comportementale dans l'esprit de son supérieur. Une élévation du taux d'adrénaline matérialisée sous forme d'une humeur exécrable, diffusée de façon équitable sur l'ensemble de ses collègues, mettant à mal la réserve harmonique de la semaine. Sources potentielles de déstabilisation pour l'équipe, ses escapades en terre natale n'étaient que moyennement encouragées, voire déconseillées par sa hiérarchie.

Motifs invoqués : trop d'interférences extérieures durant les trajets.

Il lui fallait convenir qu'elle avait à plusieurs reprises expérimenté les différents obstacles listés. En dépit de toutes les situations mises à son actif et de l'épique sermon qui s'ensuivait, rien n'aurait pu lui faire renoncer à ces quarante-huit heures passées à la Bergerie. Une bouffée d'oxygène salutaire au vu de la conjoncture.

Elle arriva en gare de Grenoble dans les temps, la circulation avait été fluide. L'intersaison avait cela de bon. Elle remercia sa Clio pour sa prestation du jour, la météo pour sa clémence, les travailleurs pour leur absence de velléités contestataires. Sa vieille amie retrouva sa place hebdomadaire à l'ombre naissante d'un platane qu'elle avait vu prospérer. Tour de clef, 9 h 55.

Elle sortit son billet électronique, prit connaissance des données du jour : première classe, voiture n° 2, place 36. Un œil sur le tableau des départs. Voie A, pas de retard en vue. Après un bonjour à la volée, elle glissa son livre derrière les mailles du filet puis, se hissant sur la pointe des pieds, logea son sac de voyage dans le compartiment conçu à cet usage et s'installa pour une énième traversée de la campagne française.

Le départ du lundi matin se voyait réglé comme du papier à musique, aucune fausse note dans l'organisation. Un timing validé par les années : 7 h 45, elle quittait la Bergerie, 10 heures, arrivée approximative en gare de Grenoble, 10 h 15, son sac trouvait sa place, 10 h 27, l'annonce du départ direction la capitale. Le tableau idéal quand tout se passait bien, tant qu'un mauvais génie ne venait pas mettre un grain de sable dans les rouages !

*« Mesdames et messieurs, bienvenue sur ce TGV n° 2697 en destination de Paris-Gare-de-Lyon. Nous demandons à toute personne accompagnant de bien vouloir quitter le train. Fermeture des portes imminente. Nous vous souhaitons un agréable voyage. »*